



LEILA
MEACHAM

Best-seller du *New York Times*

LES ORPHELINS DE KERSEY



LEILA MEACHAM

LES ORPHELINS DE KERSEY

1979. Catherine Ann est encore une petite fille lorsqu'elle perd ses parents dans un accident de voiture en Californie. Recueillie par sa grand-mère dans la petite ville de Kersey, au Texas, elle fait la connaissance de deux garçons, John et Trey, orphelins eux aussi, qui la prennent sous leur aile. Ils forment un trio remarquable, elle la plus belle fille de la région, eux des champions de football américain adulés de tous. Rien ne semble pouvoir briser leur amitié, et ils nourrissent même le projet de partir ensemble à l'université. Mais à la veille d'un match, une mauvaise blague vire à la tragédie. Le trio se déchire et les trois inséparables doivent apprendre à vivre chacun de leur côté.

Lorsqu'ils se retrouvent trente ans plus tard, les souvenirs resurgissent. Est-il encore temps de réparer le passé ?

« Une saga envoûtante. »
Publishers Weekly

Leila Meacham (1938-2021), originaire de San Antonio, au Texas, s'est mise à l'écriture après une carrière d'enseignante. Elle est l'autrice de plusieurs romans à succès, traduits en plus de 20 langues, qui se sont hissés en tête de liste des best-sellers partout dans le monde.

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-413-7



9 782385 294137

9,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

De la même autrice, aux éditions Charleston Poche :

Le Vol des libellules
Les Roses de Somerset
Les Orphelins de Kersey
La Plantation

Titre original : *Titans*

Copyright © Leila Meacham, 2016. Tous droits réservés

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Luc

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-411-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Leila Meacham

LE RANCH
DES TROIS COLLINES

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc*



*En mémoire de Sara Lynn Leck Robbins, paléontologue,
une amie irremplaçable.*

« Les coïncidences sont un moyen pour Dieu
de garder l'anonymat. »
Vieux proverbe américain

PROLOGUE

Assis sur une chaise, au chevet de sa femme, Léon Holloway se pencha vers son visage blême. À bout de forces, après un travail de neuf heures, elle reposait entre les draps propres, les yeux fermés, les cheveux brossés et le visage rafraîchi.

— Millicent, tu veux voir les jumeaux, maintenant ? souffla Léon en lui caressant le front. Il va falloir les allaiter.

— Un seul, gémit-elle sans ouvrir les yeux. Amène-m'en un seul ! Je n'en supporterais pas deux. Je te laisse choisir. Que la sage-femme s'occupe de l'autre et le confie au gentil docteur, qui lui trouvera un bon foyer.

— Millicent..., fit Léon avec un mouvement de recul. Tu ne penses pas ce que tu dis...

— Si, Léon. Je peux endurer le fardeau d'un enfant, mais pas de deux. Fais ce que je te dis, sinon je les noierai !

— Millicent, chérie... Il est trop tôt. Tu changeras d'avis.

— Fais ce que je te dis, Léon ! Je ne plaisante pas.

Accablé, il se leva. Sa femme avait gardé les yeux fermés, les lèvres pincées. Il la savait assez amère pour mettre sa menace à exécution. Il descendit dans la cuisine où la sage-femme avait baigné et langé les deux nouveau-nés, qui pleuraient.

— Ils ont faim, déclara-t-elle d'un ton réprobateur. Une jeune mère qui préfère se pomponner avant de nourrir ses bébés, je n'avais jamais vu cela ! J'ai bien envie de les allaiter moi-même, monsieur Holloway, sauf votre respect. J'ai largement assez de lait pour eux.

— Je ne suis pas offusqué, madame Mahoney. Et, en vérité, je vous serais très reconnaissant... de devenir la nourrice de l'un d'eux. Ma femme affirme qu'elle ne peut nourrir qu'une seule bouche.

Mme Mahoney ne masqua pas son mépris. D'origine irlandaise, elle venait de mettre au monde son troisième enfant, comme l'attestait sa poitrine généreuse. Elle n'appréciait pas la femme hautaine aux cheveux blond vénitien qui se reposait à l'étage et qui accordait tant d'importance à son apparence. Elle aurait aimé dire au mari de cette pimbêche ce qu'elle pensait de cette froideur, de cette indifférence à la naissance de jumeaux, même si le second enfant avait été une surprise. Pour l'heure, la priorité de la sage-femme était de l'allaiter. Elle déboutonna le devant de sa robe.

— Je m'en occupe, monsieur Holloway. Lequel ?

Léon ferma les yeux et lui tourna le dos. Choisir quel enfant prendrait le sein de sa mère tandis que

l'autre devrait se contenter du lait d'une étrangère était un véritable déchirement.

— Changez-les de place ou laissez-les ainsi, ordonna-t-il. Je vous désignerai celui que vous nourrirez.

Il entendit la sage-femme s'affairer, puis tendit le bras par-dessus son épaule. Lorsqu'il se retourna, il constata qu'elle tenait la deuxième enfant, celle pour qui il avait dû trouver à la hâte un vieux drap troué afin de l'en envelopper. Léon prit alors le premier né, dont la sœur tétait déjà avidement le sein de la nourrice.

— Je reviens, madame Mahoney. Ne partez pas. J'ai à vous parler.

PREMIÈRE PARTIE

NATHAN

CHAPITRE 1

Ferme de Barrows, près de Gainesville, Texas, 1900

Le jour qui marqua un tournant dans la vie de Nathan Holloway débuta comme tous les autres, par un coup de langue de Zak, un berger allemand qu'il avait recueilli tout petit.

— Zak..., gémit-il à voix basse pour ne pas réveiller son frère cadet, qui partageait sa chambre.

Le jeune homme s'essuya la joue et repoussa le chien. Une heure avant l'aube, la pièce était encore plongée dans l'obscurité. Nathan frissonna sous sa liquette de nuit. Il avait préparé ses vêtements sur une chaise pour pouvoir les enfiler rapidement. Il ne voulait pas s'attirer les foudres de Randolph qui se levait plus tard que lui.

Ses bottes et ses chaussettes à la main, le chien sur les talons, Nathan gagna le couloir et s'assit sur un banc pour se chauffer. Un fumet de bacon

et d'oignons frits lui parvint de la cuisine. Rien de tel qu'un petit déjeuner plantureux pour démarquer une journée de travail par temps froid, songea-t-il. Attentif au moindre mouvement de son maître, Zak remua la queue comme s'il lisait dans ses pensées. Nathan étouffa un rire et lui flatta l'encolure en imaginant des pommes de terre sautées et des galettes tartinées de beurre et de confiture.

Devant son fourneau, sa mère retournait des tranches de bacon. Elle était apprêtée, les cheveux relevés en un chignon impeccable, un tablier noué autour de sa taille de guêpe.

— Bonjour, maman, grommela Nathan d'une voix ensommeillée.

Il se rendrait d'abord au cabanon installé dans la cour. Seule sa sœur bénéficiait d'un pot de chambre. Les garçons étaient priés de sortir, même en hiver. Ensuite, Nathan se débarbouillerait dans l'arrière-cuisine, où il faisait bon et où il restait de l'eau chaude dans le broc.

— Tu as réveillé ton frère ? s'enquit sa mère sans se retourner.

— Non. Il dort encore.

— Heureusement. Aujourd'hui, il passe un examen important.

— Je sais. Papa est là ?

— Il est parti chercher du bois.

Tandis que Nathan boutonnait sa veste, son père entra par la porte du fond, les bras chargés de bûches. En automne, ils avaient coupé des branches de chêne et stocké des réserves de bois.

— Bonjour, fiston ! Bien dormi ?

— Oui, papa.

— Tant mieux. Tu vas avoir une journée bien remplie.

— Oui, papa.

Tel était leur quotidien. Depuis que Nathan avait terminé sa scolarité, deux ans plus tôt, il enchaînait les corvées, ce qui lui convenait tout à fait. Il aimait s'activer à la ferme, au grand air, sous le ciel infini, dans les champs, parmi les bêtes.

Nathan prit la lanterne que lui tendait son père, puis un vieux sac en toile contenant un seau et un torchon. Zak le suivit dans la cour et fit un tour dans les bois sombres avant de rejoindre son jeune maître. Puis, ensemble, ils gagnèrent l'étable pour la traite du matin, à la lueur de la torche.

Daisy, la vache, les accueillit d'un meuglement et s'agita dans son box.

— Salut, ma belle ! lança Nathan. On s'occupe de toi dans une minute.

Avant de prendre son tabouret, Nathan balaya l'étable de sa torche pour vérifier qu'aucun intrus ne s'était glissé à l'intérieur pendant cette froide nuit de mars. Il arrivait qu'un vagabond s'endorme sur les bottes de foin. Quand il faisait plus doux, il débusquait parfois un serpent enroulé dans un coin. Un jour, un renard blessé et agressif avait trouvé refuge dans la remise à outils.

Ne décelant rien d'anormal, Nathan suspendit la lanterne et ouvrit la stalle. Daisy se dirigea lentement vers son auge. Nathan brossa sa toison pour éviter que des mottes de terre et autres salissures ne tombent dans le seau de lait, puis il essuya les pis à l'aide de

son torchon. Enfin, il mit le seau en place. Zak s'assit à côté de lui, guettant le premier jet de lait chaud.

Nathan était le seul que Daisy autorisait à la traire. Il suffisait qu'il pose une main sur son flanc droit pour qu'elle recule une patte et lui donne accès à ses mamelles. Avec les autres membres de la famille, elle était récalcitrante et il fallait lui soulever la patte de force, tandis qu'elle ruait et agitait la tête.

— Toi seul as vraiment le coup de main, affirmait son père.

Nathan s'en accommodait fort bien, de même que son frère et sa sœur, qui avaient respectivement trois et quatre ans de moins que lui. Levés plus tard que leur aîné, ils n'étaient pas obligés de gagner l'étable avant le lever du soleil et par tous les temps. Nathan appréciait ces moments de solitude. L'odeur du foin, la chaleur animale, surtout en hiver, le mettaient dans de bonnes dispositions pour la journée.

La traite terminée, Nathan posa un couvercle sur son seau et le plaça hors de portée de Zak, le temps de nourrir et d'abreuver les chevaux. Il mena ensuite la vache au pré, au-delà de la clôture. Le soleil levant baignait les quelques hectares de terre brunie dans une douce lumière dorée. Bientôt, le blé en jaillirait. La ferme portait encore le nom des Barrows, qui se transmettaient ces terres de génération en génération depuis 1840. Liam Barrows, son grand-père maternel, était le dernier de la lignée. Ses deux fils étant morts avant de pouvoir hériter, les terres étaient revenues à sa fille, Millicent Holloway. Nathan savait qu'un jour, la propriété serait à lui. Randolph, son frère, était promis à un avenir

plus prestigieux, car il était le plus intelligent. Quant à sa sœur Lily, elle ferait un beau mariage, car elle était ravissante et plaisait déjà aux fils des notables de Gainesville, Montague et Denton, voire de villes situées au-delà de la frontière du territoire indien.

— Je ne passerai pas ma vie vêtue d'une robe en calicot et d'un tablier, aimait à répéter celle que sa famille surnommait la princesse.

Si Nathan s'entendait bien avec son frère et sa sœur, il était tenu un peu à l'écart. Randolph et Lily étaient aussi proches que des jumeaux. Ils partageaient les mêmes ambitions de richesse et de gloire et un unique objectif : quitter la ferme. À l'aube de ses vingt ans, Nathan avait décidé que la richesse consistait à être heureux de ce que l'on faisait, de ce que l'on était, et de s'en contenter.

Ce matin-là, donc, en regagnant la maison, son seau de lait à la main, il ne pensait qu'au succulent petit déjeuner qui l'attendait. Ensuite, il irait réparer la clôture du pré sud. Quand il entra dans la cuisine, la famille était déjà attablée, son frère et sa sœur de part et d'autre de leur mère, à un bout de la table. Il s'assiérait à côté de son père, à l'autre extrémité. D'un côté, Randolph, Lily et leur mère, de l'autre, son père et lui. Il en avait toujours été ainsi chez les Holloway, un détail qu'il avait remarqué sans s'y arrêter particulièrement, jusqu'à l'apparition de cet inconnu, en fin d'après-midi.

CHAPITRE 2

Le soleil se couchait dans son dos lorsque Nathan rangea son marteau, sa scie et ses clous dans sa boîte à outils pour rentrer chez lui, muni de son panier de déjeuner. Il avait englouti le repas que sa mère lui avait préparé, des sandwichs avec le reste de bacon et d'oignons, des pickles, une tomate et un œuf dur. Affamé, il attendait le dîner avec impatience. Son repas serait prêt dès son retour, mais il ne passerait pas tout de suite à table, loin de là. Il devrait d'abord traire Daisy. Son frère et sa sœur auraient nourri les chevaux, les cochons et les poules avant la tombée de la nuit. Ensuite, seulement, il ferait sa toilette et rejoindrait les siens à table.

Il était heureux de rentrer à la maison, après une journée de labeur, pour déguster les plats copieux de sa mère, qui était une excellente cuisinière. Il appréciait aussi les conversations familiales et les veillées, avant d'aller se coucher. Son frère et sa sœur quitteraient bientôt le foyer. À dix-sept ans,

Randolph terminait ses années de lycée. Il avait été admis à l'université de Columbia, à New York, où il ferait des études de droit dès la rentrée. Sa sœur de seize ans se marierait sans doute dans les deux années à venir. Comment se dérouleraient les soirées, après leur départ ? Nathan était comme son père : on lui demandait rarement son avis et il ne le donnait guère. Il se contentait d'écouter les autres et d'être le quatrième joueur de cartes, car sa mère ne jouait pas. En revanche, on pouvait compter sur lui pour rentrer du bois, attiser le feu et servir des bols de chocolat chaud, même s'il avait parfois l'impression de faire partie des meubles.

Zak trottnait à côté de lui, souvent distrait par une nuée de colombes à effrayer, un lapin à pourchasser. Nathan inspira profondément l'air frais de cette fin mars, à la tombée du jour, quand il n'y avait plus ni soleil ni vent. Le jeune homme n'avait pas perdu son temps. Son père serait content qu'il ait réparé la clôture sud et qu'ils n'aient pas acheté du bois supplémentaire pour rien. S'ils n'étaient pas toujours d'accord sur les dépenses, le père écoutait toujours les conseils de son fils et lui confiait même certaines décisions.

— Ce garçon a le sens des priorités, c'est certain, affirmait-il.

Sa mère marmonnait en général quelques vagues paroles, mais Nathan comprenait qu'elle cherchait à l'empêcher de se montrer trop fier. Comme s'il risquait un jour de se vanter de quoi que ce soit, songeait-il, surtout en comparaison de ses frère et sœur. De son propre aveu, Nathan était d'une banalité affligeante, à part sa haute taille, sa

carrure imposante et ses yeux d'un bleu-vert très particulier. Un peu désabusé, il se disait parfois que la nature l'avait doté de capacités moyennes sur le plan intellectuel et personnel, alors que Randolph et Lily avaient tiré le gros lot. Il acceptait son sort sans amertume. Un beau visage et une personnalité engageante n'étaient pas d'une grande utilité pour faire pousser du blé et gérer une ferme.

En arrivant à proximité des dépendances, Nathan remarqua une élégante Concord harnachée de deux superbes pur-sang garée devant la maison blanche. À Gainesville, il ne connaissait personne qui possède une voiture et un attelage d'une telle distinction. Elle devait appartenir à quelque prétendant de Lily venu de Denton ou de Montague, les comtés voisins. Quelques mois plus tôt, sa sœur avait rencontré plusieurs jeunes gens de bonne famille à l'occasion du bal organisé par la marraine de sa mère, la femme la plus riche de la ville, en l'honneur de Lily. Pourquoi diable se présentait-il un jour de semaine, à cette heure tardive ? Cette initiative ne plairait pas à leur père, même s'il n'avait pas vraiment son mot à dire. Pour tout ce qui concernait sa sœur, sa mère avait le dernier mot. Or elle voyait les conquêtes fortunées de Lily d'un très bon œil...

Au moment où Nathan bifurqua vers la grange, une tête apparut à la fenêtre de la voiture, celle d'un homme entre deux âges. En le voyant, il ouvrit vivement la portière et mit pied à terre.

— Bonjour, jeune homme ! lança-t-il avec un fort accent irlandais. Vous êtes le garçon qu'on est venus voir ?

Le cocher, sans doute. Machinalement, Nathan regarda derrière lui, comme si l'inconnu avait pu s'adresser à quelqu'un d'autre.

— Moi ? fit-il.

— Oui, vous.

— Cela m'étonnerait...

— Si c'est vous, vous feriez mieux de rentrer. Il n'aime pas qu'on le fasse attendre.

— Qui ça ?

— Mon patron. M. Trevor Waverling.

— Jamais entendu parler ! répondit Nathan en repartant vers la grange.

— Attendez ! Attendez ! s'écria l'inconnu en le suivant. Il faut absolument rentrer, mon garçon. M. Waverling ne partira pas avant de vous avoir vu. J'ai froid et... J'ai l'estomac dans les talons. J'ai rien mangé depuis ce matin, geignit-il.

Malgré son manteau bien coupé, son pantalon rayé et son chapeau haut-de-forme, une tenue qui seyait à ce prestigieux attelage, il avait quelque chose d'insolite. Sans être particulièrement petit, il était court sur pattes et ventripotent. Ses oreilles décollées et ses cheveux roux dépassaient de son immense chapeau. Si sa détresse semblait évidente, il évoquait à Nathan un clown qu'il avait vu au cirque, autrefois.

— C'est bien dommage, mais j'ai la vache à traire.

Il hâta le pas. Qui était donc ce M. Waverling et que lui voulait-il ? Son père aurait pu envoyer son garçon de ferme le chercher.

Le cocher se précipita vers la maison tandis que Nathan gagnait la grange. Au moment d'entrer, il entendit Randolph donner une tape à la vache.

— Ne bouge pas, bon sang !

— Qu'est-ce que vous faites ? s'écria Nathan.

À son grand étonnement, Randolph et Lily essayaient de traire Daisy.

— D'après toi ? railla l'adolescent.

— Pousse-toi de là ! lui ordonna Nathan. C'est mon travail.

— Laisse Nathan ! implora Lily. J'en ai assez de lui tenir la patte.

— C'est impossible, rétorqua Randolph. Papa nous a dit de l'envoyer dès son arrivée.

Son frère et sa sœur n'avaient aucun scrupule à parler de lui comme s'il n'était pas là. Lors des parties de cartes ou autres jeux de société, ils se comportaient comme s'il n'était pas assis à table avec eux : « Je me demande quelles cartes il a. Tu crois qu'il a un roi ? »

— Écartez-vous, je vous dis ! répéta Nathan. Je n'irai nulle part tant que je n'aurai pas trait Daisy. Doucement, ma belle ! Je suis là.

Il lui flatta la croupe pour la rassurer. Daisy se mit à meugler si fort que Randolph et Lily reculèrent. Leur frère avait presque autant d'autorité que leur père pour ce qui était des travaux de la ferme.

— Qui est ce M. Waverling et qu'est-ce qu'il me veut ?

Le frère et la sœur échangèrent un regard perplexe.

— On n'en sait rien, répondirent-ils en chœur.

— Il est riche ! précisa Lily.

— Dès qu'il s'est présenté, on nous a dit de sortir, expliqua Randolph. En tout cas, papa, maman et ce type sont en train de se disputer à ton propos.

— Moi ? fit Nathan, surpris. C'est tout ce que vous savez ?

Zak prit place près de lui et fut récompensé par un jet de lait qu'il avala goulûment.

— Oui, mais on pense... qu'il est venu pour t'emmener, bredouilla Lily.

Elle vint se lover dans son dos et l'entoura de ses bras frêles.

— Je suis inquiète, avoua-t-elle d'une petite voix.

— Moi aussi, renchérit Randolph. Tu as des ennuis ? Tu n'as pas fait de bêtises, au moins, Nathan ?

— Pas que je sache.

Qui diable pouvait vouloir l'emmener ?

— Question idiote, Randolph ! s'emporta Lily. Nathan ne fait jamais de bêtises.

— Ça ne coûte rien de demander, répliqua son frère. Ce monsieur est quelqu'un d'important. Maman était bouleversée. Papa a pris les choses en main et nous a chassés sur-le-champ. Tu sais qui est cet homme ?

— Aucune idée, avoua Nathan. Comment le saurais-je ?

— Lui, il semblait être bien renseigné sur toi. Et tu lui ressembles... enfin, un peu.

Sentant une présence dans la grange, ils se retournèrent. Sur le seuil, leur père se racla la gorge.

— Nathan, dit-il d'une voix pleine de tristesse. Quand tu auras fini la traite, viens à la maison. Randolph et Lily, vous resterez là.

— J'ai des devoirs à terminer ! protesta l'adolescent.

— Ils attendront, répliqua Léon en tournant les talons. Vous boirez le lait en guise de souper.

Sa tâche terminée, Nathan fit rentrer Daisy dans son box et quitta la grange sous le regard anxieux de ses frère et sœur. La nuit était tombée et il faisait un froid glacial. Son père l'attendait dans la cour. Nathan constata que le clown avait regagné la voiture.

— Qu'est-ce qui se passe, papa ?

Soudain, Léon se pencha en avant et se prit la tête dans les mains.

— Papa ! Qu'est-ce... ? Tu pleures ? Que se passe-t-il ?

Une haute silhouette apparut sur le pas de la porte. Elle s'arrêta, puis descendit les marches du porche pour venir à leur rencontre. Élané et sévère, le propriétaire de la voiture portait un élégant manteau de laine et dégageait une autorité naturelle.

— C'est à cause de moi, dit-il.

Nathan le toisa.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en croisant le regard bleu-vert de l'inconnu, semblable au sien.

Nathan aurait aimé prendre Léon dans ses bras pour le consoler, tant il semblait accablé.

— Je suis ton père, déclara M. Waverling.

Incrédule, Nathan fronça les sourcils.

— Pardon ?

L'homme leva les mains tel un orateur prêt à haranguer la foule.

— Je regrette d'avoir à te l'annoncer ainsi. J'espérais... des présentations un peu moins brutales. Tu es bien mon fils, Nathan. M. Holloway, ici présent, est en réalité ton beau-père. Ton père, c'est moi.

Nathan n'était pas violent de nature. Il avait même tendance à fuir les conflits. Cependant,